

Les Echos

« Roberto Zucco » au Théâtre de la Ville

Publié le 10 févr. 1992 à 01:01

Voici enfin cette pièce qui suscita le scandale à sa création au TNP de Villeurbanne et fut déprogrammée à Chambéry : « Roberto Zucco ». A Paris, les représentations semblent extrêmement calmes. Dans la région Rhône-Alpes, les protestations étaient fondées sur une réalité cruelle: c'est là que le criminel dont la vie inspira la pièce, Roberto Succo (avec un S), commit quatre meurtres. Dans la capitale, la pièce peut être regardée plus aisément pour ce qu'elle est, une œuvre d'imagination qui prend appui sur des faits réels pour proposer une vision personnelle de la violence.

Quand Bernard-Marie Koltès écrit « Roberto Zucco », il sait qu'il va mourir. Il est atteint du sida. Auteur favori de Patrice Chéreau qui a monté de lui « Combat de nègre et de chiens » et « Dans la solitude des champs de coton » (entre autres), il a vu dans le métro une affiche portant le nom et la photographie d'un jeune malfaiteur qu'on recherche, Succo. Il se met à rêver autour de ce visage et, alors qu'il préfère les pièces à peu de personnages (à l'exception de « Retour au désert » que joua Jacqueline Maillan), il compose toute une fresque où, au rythme d'un film noir et dans une structure brechtienne, il fait défiler toute une population. Il meurt la pièce une fois terminée, mais bien sûr, sans porter les corrections que suscitent les dernières mises au point.

Une poésie rageuse

« Roberto Zucco » est une très belle pièce. Inégale mais magnifique dans ses grands moments de lyrisme ironique. Koltès a une langue personnelle, un art superbe de mêler les métaphores et la crudité du langage quotidien. Pour cette chasse à l'homme où le criminel se traque lui-même plus qu'il n'est traqué par la police, il y a d'abord d'excellents acteurs. Comédien polonais familier des films de Wajda, Jerzy Radziwilowicz, dans le rôle de Zucco, transmet une émotion absolument poignante, faite d'enfance intacte et de fureur innocente. Autour de lui, de grands talents: Myriam Boyer, très singulière dans le rôle d'une femme menacée par Succo, Christiane Cohendy, déchirante dans sa façon d'exprimer la douleur jusqu'à l'insoutenable, Judith Henry, ex-« Discrète », à la personnalité forte mais toujours teintée de drôlerie, Hubert Gignoux qui, dans un rôle minuscule de vieillard, parvient à nous fasciner, Hélène Surgère, Philippe Faure, Guy Naigeon...

Pas de décor proprement dit, mais des rideaux (de Christian Fenouillat) qui tombent des cintres et découpent l'espace. Leur intervention s'accorde à une mise en scène tranchante, parfois massive. Face à une pièce qui change constamment de notes, allant du coup de poing à la petite musique, Bruno Boëglin a choisi le mouvement rapide, le style musclé, l'épopée moderne, ce qui ne gomme pas les faiblesses de la pièce (les dialogues de ses personnages secondaires) mais en exalte sa qualité première, sa poésie rageuse.

Gilles Costaz